
Ecrire les lieux

Mais où se niche la poésie ? De quel lieu souffle le poème lorsqu'il parle ? De la chambre ou d'un endroit hors du monde comme ses chanteurs des Andes qui vont recueillir le chant à la croisée des mondes, là où nul ne s'aventure. Mais le chant a souvent les pieds plantés dans le sol et prend le chemin de la main à la bouche aussi sûrement qu'un massif d'églantine endémique. Le poème, est-il fixe ou mouvant, le soir près du feu ou dans la dynamique d'une marche ? C'est souvent en marchant que le poème vient au poète.

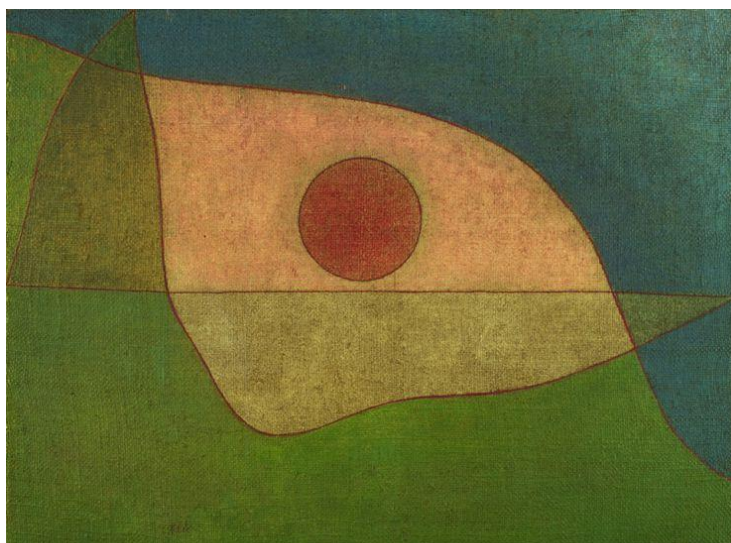


Figure 1 Gustave Courbet, *paysage des Alpes*

Il faut d'abord se poser la question du lieu. Le grand Robert le définit comme une portion déterminée de l'espace néanmoins plus général et abstrait que son synonyme « endroit ». Un lieu n'est cependant pas strictement déterminé par sa limite géographique et peut s'entendre dans un sens plus large, de la métaphore à sa limite matérielle ou corporelle. Surtout, il doit être fondé et posséder un nom et entrer dans une référence humaine. Le poète se fait géographe et arpente le monde comme un peintre plante son chevalet devant le motif car si le poème surgit de la mémoire et de l'imaginaire, il est propulsé par le corps. A partir du paysage ou de l'errance, le poète accède à la géographie, s'inscrit dans une cartographie et un rapport au lieu.

Le lieu de la poésie

A écouter Yves Bonnefoy, le désir du vrai lieu est le projet même de la poésie. Pour Bernard Noël, *l'Espace du poème* est en soi un espace et redéfinit la géographie du texte. Lieu, le poème renvoie à une expérience fondatrice qui lui permet d'advenir. Pour Yves Bonnefoy encore, le lieu poétique est *la représentation toute mentale qu'il advient qu'on se donne en rêve du rapport qu'on voudrait avoir avec le monde sensible*. Il est d'abord ce lieu de référence qui anime le poète, ce lieu premier de l'enfance où la matérialité du monde trouve son point de jaillissement. Il est aussi le lieu de l'origine que la mémoire conserve et que le poète va réactiver par la remémoration.



Paul Klee, *Regard du silence*, 1932 DP

« L'espace du poème ou locus est ainsi projection affective de la mémoire qui s'attachent à des lieux, mémoire redoublant le trajet effectué pour le transformer en espace intérieur, topographie magique revisitée par l'enfance ». (Yves Bonnefoy)

"Pays rêvé, pays réel", dit bien l'ambiguïté du lieu poétique qu'évoque Édouard Glissant dans son projet romanesque et qui surgit d'un effort de remémoration d'une Martinique prise entre réalité et mythologie personnelle car comme le dit Michel Deguy, le poème revient sur une naissance. Le lieu du poème est ainsi un fil qui se déroule de la mémoire et tisse une projection constante de la parole poétique. Tissage, car la mémoire agrège les souvenirs, les affects, les connaissances dans un état du temps où se croisent les apports multiples. Qu'il soit genèse, inscription ou effacement, marge, vitesse d'entre-deux ou rencontre, exil et errance, passage, ou encore archéologie ou palimpseste, le lieu du poème nous donne à sentir un autre lieu de l'homme.

Le corps est cet autre lieu où la poésie a sa source. C'est par lui que le poète fait l'expérience du lieu premier qui l'englobe à la manière d'un corps. Incarnation de la poésie jusque dans l'acte d'écrire, tout comme l'oralisation donne chair à l'idée et trouve son sens dans l'espace. Des poètes comme Bernard Noël ou Jacques Dupin y consacreront une partie importante de leur œuvre et inscrivent la poésie contemporaine dans une présence et une « chair du monde » itinérante et vivante à la manière d'une quête de sens et d'un lieu suscité.

Jacques Dupin et le corps flamboyant le grésil POL 1996

Toute une vie le chemin
les pierres dans le soleil une roue exténuée
le moyeu creusé pour qu'elle tourne
éclaire, écrive
éclaire nos pas dans la nuit
par un harcèlement de mots du temps fracturé, du temps broyé, assouvi...
de retour du corps à corps
devenu le fil à fil
d'une inscription incestueuse
qui aurait trahi le masque, les sueurs, les cailloux.



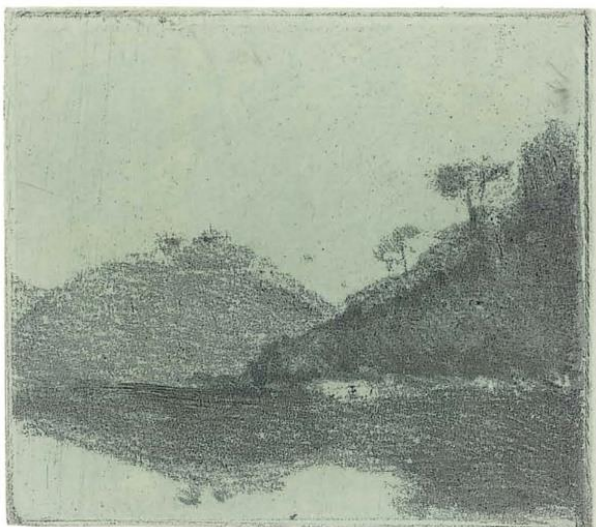
encre de Jean Capdeville

l'eau morte des vies coulées dont on
ne sort qu'en taillant à vif : la vigne
vieille, le rosier neuf
le ruissellement de la pluie
Une tête prise au collet la mienne
chaque nuit
harnachée, tuyautée, branchée sur une
soufflerie d'air
commise à dépiauter, à ronger la
sentence de mort
d'une obstruction qui bourgeonne - du
chiendent qui prolifère
dans la hure du ronfleur
Dans les découpes gravées j'ai cru voir
la source de ma cage d'air

une cage ouverte
et fermée, dans laquelle
je dors -je dois dormir
un cachot intraduisible
que l'obscurité du vent rebrousse
assèche, et désertifie
ma discorde dort masquée la pointe suture, et
réconcilie
Tu serais avec moi sous le masque nous nous endormirions garrottés
corrodés par la sécheresse
momifiés dans la couleur
adossés à la toute-puissance du modèle absent
toi, moi, l'autre, le souffle qui se tresse
à l'insignifiance de l'air déchaîné
un vent machinique un vent sans bourrasques ni accalmie

pour abattre une floraison excessive, un barrage de mots dans la nuit
et dégager le passage d'un sommeil à vif
poussé au rouge
et la distorsion
des figures du sommeil
quelles fleurs pourraient surgir rien ne presse

Une lente application à domestiquer l'espace aux activités des campagnes va aussi conditionner la forme que la sensibilité donne au lieu et à toute la culture. L'esthétique, la peinture et la littérature favoriseront une conscience de soi que l'on pourrait rapprocher de l'identité et c'est en ce sens que le lieu peut être investi, nommé, façonné dans un sentiment profond d'appartenance jusqu'à parfois se trouver du côté obscur du nationalisme ou du régionalisme. C'est cet aspect qui a pu être reproché à Heidegger. Les pages d'*Être et temps* liées au sol et à la langue ont cependant pu inspirer des poètes comme Philippe Jaccottet ou René Char dont l'attachement au lieu pourra devenir le point d'ancrage de leur œuvre poétique.



Gravure de Gérard de Palézieux.

Interrogeant ce rapport dans un questionnement empreint d'émotion et d'étonnement à une époque de profond désenchantement quant au sens de l'histoire, le poète **Philippe Jaccottet** semble se rapprocher silencieusement de sa terre et instaurer une relation poétique attentive avec son village des Alpes. Poète de la disparition et de l'effacement, il cherche à entendre les signes du monde et à en percevoir le sensible dans le quotidien

et l'observation de ses longues racines. Le paysage est pris dans la beauté et sa respiration et la poésie se glisse dans le temps long des choses. Poésie du milieu rural, il observe la nature et les hommes dans leur travail et remplit des carnets de ses poèmes patients. Dans *La semaison*, poème fragmentaire de l'enracinement, le poète peut transcrire, au-delà de l'apparence, le souffle que le corps perçoit de la présence des champs. L'imperceptible est à l'œuvre dans le lieu et le poète observe et note les travaux et des jours pour en faire ressortir la beauté singulière qui seule rassure l'inquiétude. On pense à « *La cocadrille* », cette étude du monde paysan de Haute-Savoie où John Berger note en poète la vie des champs.

A très grande distance,
je vois la rue avec ses arbres, ses maisons,
et le vent frais pour la saison
qui souvent change de sens.
Une charrette passe avec des meubles blancs
dans le sous-bois des ombres.
Les jours s'en vont devant,
ce qui me reste, en peu de temps je le dénombre.

Le paysage et la perception des lieux

Ainsi situé, le poème habite ou chemine, évoque en le nommant, un endroit de l'espace terrestre. De tout temps, l'aède pointe les lieux de son verbe, qu'ils soient réels, mythiques ou métaphoriques, et en fait un des passages de l'expérience humaine. Le poème alors s'ouvre sur *le jardin des Hespérides* et Ulysse sans relâche



Cézanne, aquarelle

met le cap sur *Ithaque* découvrant un parcours d'îles et de trajets. Plus proche de nous, le poète angevin Joachim du Bellay évoque le *Mont Palatin* et Alphonse de Lamartine se laisse gagner par la mélancolie du *lac*. De lieux en lieux nous ferions le tour de l'histoire de la poésie. Le terme de paysage qui désigne l'expérience personnelle de la nature, est pourtant récent car si l'orient chinois s'est passionné pour le paysage, il faut attendre le XV^{ème} siècle pour que le paysage en occident apparaisse dans le vocabulaire et que les artistes comme Poussin et le Lorrain s'attachent à représenter le réel qui s'offre à leurs yeux.

Au 18^{ème} siècle, l'attention des encyclopédistes pour les sciences de la nature et les progrès de la géographie favorisent l'observation et la description. Le lieu, façonné par des siècles d'exploitation et d'habitat devient un objet d'étude et d'intérêt scientifique qu'illustre la peinture. Le romantisme est un tournant déterminant et l'intérêt pour les passions humaines voit dans la nature un miroir émotionnel que chante la poésie lyrique. Les écrivains romantiques ou réalistes se mettent à décrire l'homme dans son rapport à la nature et les grands romans du 19^{ème} siècle, de Chateaubriant à Balzac, vont situer le récit dans une description attentive de l'environnement, qu'il soit rural ou urbain. L'art voit se développer le genre **pittoresque** et une passion pour le monde sauvage et naturel, **bucolique** qui célèbre la vie des campagnes ou **sublime** que transfigure un auteur comme William Blake, dans une vision de la puissance surnaturelle du monde physique. Le poète, échevelé au milieu des éléments ou pris comme Baudelaire dans la ville enfumée, s'ouvre à cette dimension pendant que les peintres cèdent à un engouement nouveau pour la peinture du paysage qui culmine avec les impressionnistes entièrement tournés vers les jeux de la lumière sur le monde.

"L'esprit est un moment de la réponse du corps au monde" Paul Valéry

La relation de l'homme à son milieu ne va pas de soi. Sans s'appesantir sur la pensée sauvage et primitive qu'ont étudié Lévy-Bruhl et Claude Lévi-Strauss où l'homme participe de la vie naturelle et se perçoit comme une partie du cosmos, ni à la vision antique qui considérait le lieu dans sa dimension symbolique, l'homme moderne s'attache à redéfinir sa relation au monde par une appréhension pragmatique et scientifique d'un environnement qu'il domine mais en qui il reconnaît l'aspect sensible et émotionnel qu'il projette.



Odilon Redon, *l'arbre jaune*, DP

Michel Collot, poète et penseur de la pensée-paysage, revient sur la différence qui existe entre perception et sensation et les problématiques qui s'ensuivent. Car la **perception** n'est pas la réception brute des données sensorielles mais leur interprétation en un tout construit qui organise et donne sens à sa vision du monde. Différencier le proche et le lointain, la perception permet l'intelligence du monde quand la **sensation** est le stade primitif antérieur qui intervient avant la conception et la réflexion. L'homme est alors immergé dans un bouillonnement des sens et de l'émotion à une dimension originaire dont participent tous les sens.

Engagés dans l'intuition que les affects et les sensations visuelles débordent la vision

élaborée, les artistes romantiques puis impressionnistes et ceux qui suivront, vont s'efforcer de déconstruire la représentation traditionnelle. En dirigeant leurs efforts vers la présence et en orientant le dessin vers les lignes et les formes, la lumière et les masses, les artistes espèrent enrichir leur vision par une immersion dans la réalité matérielle et totalisante du monde, aiguisant leurs sens dans une ascèse. Le chemin est long du *chaos irisé* de Paul Cézanne à la recherche de la *chair du monde* d'Antonin Artaud. Pour Michel Collot, c'est le corps qui induit la relation au monde et les philosophies de Maurice Merleau-Ponty et Gilles Deleuze fourniront une base conceptuelle pour poursuivre l'exploration poétique. Tenants de l'unité retrouvée entre corps et esprit, les poètes de l'Ephémère, d'André du Bouchet à Jacques Dupin ou Lorand Gaspar, vont situer la poésie dans un carrefour entre la matière et l'esprit. Bernard Noël pourra dire que la vision participe d'un espace indistinctement physique et spirituel où le corps peut se répandre dans l'espace et reprendre vie sur la page, le réorganisant en pensée-poème.

Le nœud du souffle qui rejoint,
plus haut, l'air lié,
et perdu.
Ce lit dispersé avec le torrent,
plus haut, par ce
souffle.

André du Bouchet, dans la chaleur vacante, Mercure de France

Ecrire le lieu ne signifie pas être immobile mais s'immerger dans l'écoute du monde sensible. Proche du peintre Tal Coat, arpentant sa terre à la recherche d'un accord avec une nature à la fois globalisante et « *surgissante* » sous le pas du marcheur, le poète **André du Bouchet**, tente de saisir l'entredeux d'un même tenant. C'est à la fois dans la langue et dans l'espace du poème, dans une « langue-peinture » qui tente de saisir l'immédiat dans le mot et l'incertitude entre exprimé et muet, dicible et visuel, statique et dynamique que le poème est en marche. Coexister dans la présence, le lieu physique est éprouvé dans l'espace avant d'être dépassé par le



Pierre Tal Coat, peinture 1970

poème, équivalent du geste filtré par le corps. Sous le regard perce le poème, le mouvement laisse surgir l'immobile et l'intemporel. Peut-être la fréquentation des peintres inspira-t-elle au poète de leurs emprunter les outils et le poète observe l'instant dans le lieu où il advient, présence visuelle dont le poète note dans des carnets la manifestation patiente.

Antoine Emaz qui exprime sa dette envers son prédécesseur, aime lui aussi à puiser le poème dans « un écrire-vivre qui rend compte d'une tension de langue contre ce qui rend muet ». Que peut-on parvenir à saisir de l'instant là où la vie s'écoule en un temps héraclitéen, où le lieu se recrée à chaque pas !

Je pose le mot ciel, le mot sang : je le pose là, je l'aligne et le laisse posé jusqu'à ce qu'il se défasse, pourrisse, poudroie et ne laisse rien que cendre, poussière, sable de ciel et de sang.

L'espace et la modernité

La littérature et la poésie contemporaine ont à voir avec la géographie car l'espace est devenu une composante essentielle de notre monde et un enjeu de la destinée humaine et la prise de conscience de l'importance de la gestion de l'espace. Cette mutation épistémologique s'explique non seulement par l'élargissement et la multiplication des mondes accessibles au cours des derniers siècles mais par la place que les sciences de l'homme ont donnée à la spatialité dans l'organisation des sociétés humaines de l'ère post-industrielle. La mondialisation des échanges et les théories systémiques ainsi que l'écologie nous l'ont rendu perceptible, la vie moderne fait peser sur la Terre et les villes une pression constante.



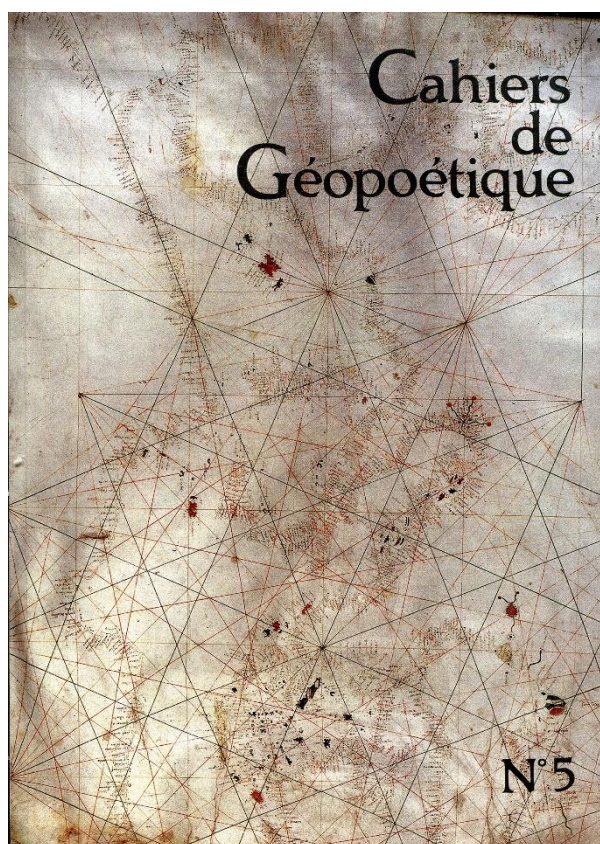
2 John Marin, Brooklyn bridge 1912 DP

L'homme d'aujourd'hui est pris dans le flux d'un chaos-monde en perpétuelle transformation et doit en permanence redéfinir sa position dans un espace fait de vitesse et de matière industrielle que le terme d'anthropocène qualifie bien. L'attention au monde et la gestion de l'espace est donc devenue une composante essentielle de la civilisation. L'entrée tardive de la géographie moderne à l'université en même temps que son orientation plus humaine que physique, démontre l'urgence d'une prise de conscience du devenir et de la sauvegarde planétaire des populations humaine inscrites

dans les conflits et les migrations. La pensée paysagère d'Augustin Berque poursuit cette réflexion vers une nécessité du paysage et de la préservation du patrimoine naturel dont le lieu paysager est l'expression. La littérature illustre ce questionnement et apporte un témoignage sensible à cette préoccupation, interrogeant le réel et la vie des hommes. La réflexion de Michel Collot sur la **géographie littéraire** et la **géopoétique** de Kenneth White dont nous devons le terme à Michel Deguy, mettent l'accent sur l'implication humaine dans l'acte d'habiter et prouvent que les écrivains sont à leur manière des géographes.

Kenneth White et la Géopoétique

Face au désenchantement de la vision du monde moderne et à la conscience d'un vide dans nos représentations du réel, certains écrivains de la génération de l'après-guerre cherchèrent un autre contact avec le monde et un nouveau rapport à la terre. Ce fut le cas de Kenneth White, poète écossais nomade amoureux des solitudes qui s'efforça de retrouver une relation avec le sol qu'il étendit à toute une poétique de la nature. Sa pensée prendra le nom de *géopoétique*, terme que Michel Deguy avait le premier « théorisé ». Le terme met en relation *le lieu de la terre* à sa *poïétique*. Il s'agira de mettre en place une poétique qui cherche à créer un nouveau rapport de l'homme envers le monde et de reconquérir un rapport sensible et intelligent dont il va rechercher les fondements dans la diversité du monde et l'écologie. Héritier de



Henry Thoreau, la nature possède pour lui un sens profond de beauté et de réalité. Il cherche à arpenter les terres laissées vierges et à écouter le murmure qui s'en échappe, rencontrant les peuples qui y habitent en harmonie avec les natures sauvages du Nord et de l'Atlantique. Il se révèle assez proche de *Gary Snyder*, poète *Beat* américain, lui aussi en accord avec la vision zen japonaise, sensible à l'approche autochtone et qui prône une poésie en prise directe avec la nature, que la page reflète.

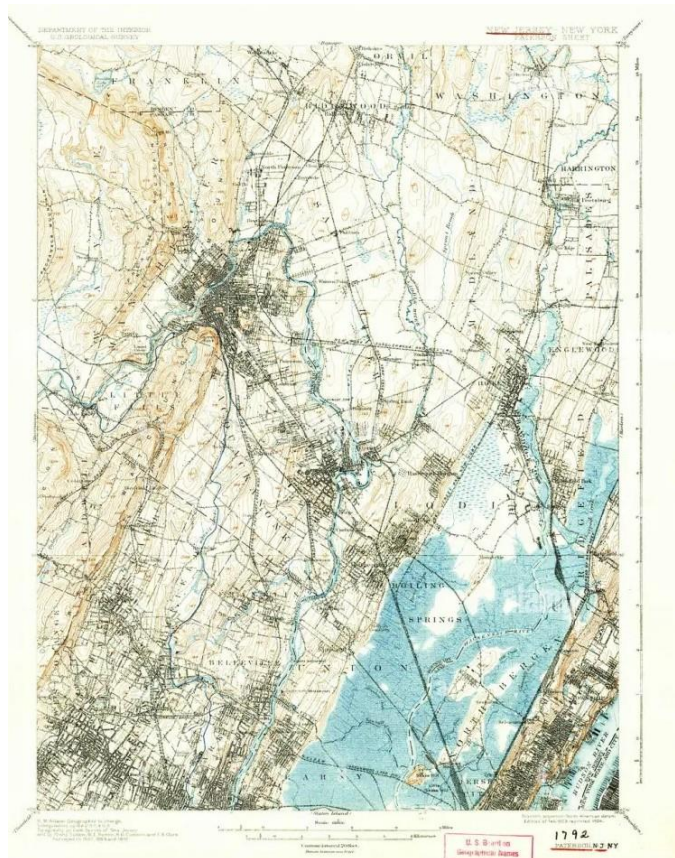
Le poète va privilégier une forme courte et se mettre à l'écoute du son de l'univers, du chant des oiseaux et de la rumeur des flots, rompant avec la métaphore pour laisser entendre l'altérité

sauvage. Rebelle au grand style formel, il observe et se contente de voir, laisse remonter l'image dans le poème avec toute l'attention et l'épure d'un styliste pour la jubilation que la découverte procure. Arpentant le paysage, il observe et comme un cartographe fait coïncider le nom des lieux avec ce qu'il voit et que le texte trace. Esthétique de la toponymie silencieuse et rare, le poète fait son possible pour s'effacer devant le monde et sous le poids du dehors, ne peut que susciter l'émotion et redécrire le monde.

« Comment sur ce sol saturé d'occident écrire le poème d'une longue marche ? » Michel Deguy, *figurations*

Un poète dans la ville

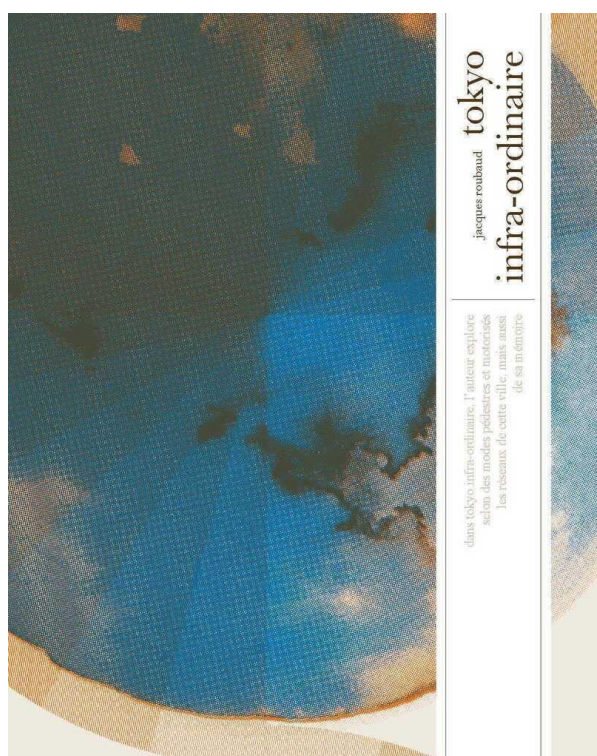
Baudelaire fut sans doute l'un des premiers à confronter la ville moderne et le spleen de Paris des "Petits poèmes en prose" regorge de ses esquisses urbaines. Mais c'est peut-être à la civilisation américaine dont l'essor au début du XX^{ème} siècle a engendré des mégapoles comme New-York ou Philadelphie, que nous devons de s'être posé la question d'une nouvelle poétique en rapport avec la modernité et les qualités profondes de la civilisation moderne américaine. **William Carlos Williams** dans « *Le Printemps et le reste* » établit un programme qui se propose de rompre avec l'esthétique européenne et de laisser la vie moderne bousculer la poétique, ou écrire dans la vitesse, le changement d'échelle et la multiplicité des points de vue requiert l'invention. L'imagination embarque le poète dans une redécouverte de la ville qui ne se laisse pas saisir dans une forme fixe, semble toujours nous échapper et témoigne d'un monde en métamorphose constante. La poésie américaine *objectiviste* cherche à donner un accès objectif au réel et le poète en médiateur s'efface tentant de faire coïncider la force vitale et la réalité omniprésente. William Carlos Williams s'attache à dépeindre un nouvel état d'esprit d'un univers dont le poète dresse la carte à l'aide de moyens spécifiquement américains et que lui dicte son nouvel environnement.



Paterson, ville industrielle du New Jersey devient le sujet de ses longs livre-poèmes où le poète mêle destinée humaine et devenir d'une ville, se servant de tous les supports disponible, il tente une cartographie du paysage urbain, y décrit l'activité industrielle et par une esthétique de « *montage* » et de *collage* qu'il avait initiée avec « *Spring and all* », étend sous nos yeux une poésie composite à l'image de la ville. Vers et proses côtoient articles de journaux et bribes et les images poétiques se précipitent. La vie urbaine s'y montre en perpétuelle invention, et « *s'écrit au fil de la plume pour que rien ne subsiste qui ne soit vert* » telle est la seule exigence d'une poésie qui se découvre vierge, impossible à figer. D'autres poètes comme Charles Olson ou Frank O'hara iront dans une direction semblable et arracheront au vivant l'énergie urbaine dans de longs recueils où le poème infini se métamorphose, un peu à la façon dont James Joyce avait envisagé le roman, en une longue suite spontanée, un feuilleton que l'écriture articule pour advenir.

Dans le dédale d'une ville

Déjà dans Paterson, William Carlos Williams écrivait *"Sans toutefois la moindre récurrence: émergent du chaos, merveille de neuf mois, la ville l'homme une identité - impossible autrement - une seule*, montrant que la ville est intimement mêlée à la présence des hommes qui se croisent et se recroisent au fil des rues et des bouches de métro dans la transparence trompeuse d'une vitrine ou d'une flaque d'eau. La ville et son dédale de lignes ressemble aux rides d'un visage, à l'angle d'une bouche ou à la courbe esquissée d'un nez, à la rêverie au pas d'un passant. La littérature et la poésie s'en font le reflet et la laissent infuser dans un brouhaha de la poésie des jours. Les poètes Jacques Reda et Jacques Roubaud arpentent les rues de Paris, débouchent des bouches de Métro et laissent parler la ville qui est saisie en bribes ou qu'ils



écoutent, arrangent et collent comme des instants de la grande image qui se bouscule et additionne les minutes de vie dans une empoignade silencieuse.

Jacques Roubaud consacre un recueil à Paris avec *"La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur des humains* et *Tokyo Infraordinaire*, note le quotidien ordinaire de la ville nippone, captant le superflu, le commun, le terne, et libre puisque le regard est maître et se pose où il veut quand le poème surgit de la façon la plus inattendue, dans une rame de métro ou dans tous les détails hétéroclites et hasardeux qui font le temps d'une ville, cette peau que l'on caresse à s'y promener.

Ainsi ce jour-là, jour de pluie, en ce trajet-là, je reste ferme, point fixe autour duquel circule la foule qui vague. Et voilà que je vois, avec surprise, voleter un insecte ; un insecte, ça volète, il hésite, virevolte, va par-ci, va par-là, reva par-ci, reva par-là, puis tout à coup se décide, vient droit sur moi et se pose sur mon épaule (gauche) (je m'interroge du coin de l'œil du souvenir et c'est bien l'épaule gauche). J'ai le temps de reconnaître une coccinelle. Elle est noire avec des pois rouges. Pas le moindre doute, a ladybird, une coccinelle. J'essaye de bouger le moins possible, de rester bien droit, fier de la confiance qu'entre tous les voyageurs elle a choisi d'accorder, sans le moindre chauvinisme, à un " gaijin ". Mais je suis inquiet, très inquiet pour elle : d'où vient-elle ? Qu'est-ce qui l'égare en ces lieux souterrains sinon stygieux (Tokyo infra-ordinaire)

Bibliographie

Poésie

Michel Collot Le parti pris des lieux, la lettre volée 2018

Chaosmos, l'extrême contemporain, Belin, 1998

Edouard Glissant, Pays rêvé, pays réel, Seuil, 1985

Hölderlin, Œuvres poétiques, pléiade Gallimard

Lionel Ray, Approches du lieu, Ipomée 1986

Jacques Reda, Les ruines de Paris, Poésie Gallimard 1993

Jacques Roubaud, La forme d'une ville change plus vite que ... Gallimard 1999

Tokyo infra-ordinaire, le Tripode 2014

James Sacré, Le paysage est sans légende, Al Manar, 2012

Kenneth White, Le plateau de l'albatros, introduction à la géopoétique, Grasset 2014

Lettres de Gourgounel, cahiers rouges Grasset

Atlantica, Grasset, 1986

Un monde ouvert, Poésie-Gallimard 2019

William Carlos Williams, Paterson, José Corti 2005

Le printemps et le reste, Unes 2000

Anthologies

Les poètes et la ville, Une anthologie, Poésie Gallimard 2006

Essais

Augustin bercque La pensée paysagère, ed. Eolienne 2016

John berger, La cocadrille ed. Champs vallon 1990

Béatrice Bonhomme, La poésie et le lieu, noesis 7 2004

Michel Deguy, Figurations Gallimard 1969

Heidegger, Etre et temps, Gallimard 1992

Maurice Merleau-Ponty, Phénoménologie de la perception, Gallimard 1945

Henry Thoreau, Walden, le mot et le reste 2013



Villa Saint-Hilaire, 1 impasse E. Boursier-Mougenot (ex Bd A. Maure) – 06130
GRASSE Tel : 04 97 05 58 53 <https://www.mediatheques.grasse.fr/>